

LA BIBLE FALSIFIÉE

EST-ELLE

CATHOLIQUE OU PROTESTANTE ?



Je désirais depuis longtemps me procurer une Bible , lorsque je me rendis chez un libraire catholique , le seul qui fut dans notre petite ville , pour acheter ce livre précieux. J'allais franchir le seuil de sa porte , lorsqu'un colporteur de livres religieux protestants se présente à moi et me dit :

Monsieur voudrait-il acheter la Parole de Dieu ?

— Prenez garde, me dit le libraire, s'élançant vers nous du fond du magasin: la Bible protestante est une Bible falsifiée.

— Prenez garde vous-même, répondit le colporteur, vous avancez là une calomnie que vous ne pourriez pas prouver, tandis que je m'offre à établir au contraire que, s'il existe une Bible falsifiée, c'est la Bible catholique.

Le libraire allait répondre; le colporteur ne semblait guère moins disposé à la riposte. Alors posant amicalement ma main gauche sur le bras droit du libraire, et la droite sur l'épaule du colporteur, je leur dis avec le plus de douceur qu'il me fut possible :

— Calmez-vous l'un et l'autre. Je me charge d'éclaircir le fait moi-même. Veuillez me remettre l'un une Bible protestante, l'autre une Bible catholique. Je ferai venir le texte original, et j'aurai la satisfaction, en le comparant à vos versions respectives, de savoir par moi-même si la Bible falsifiée est catholique ou protestante.

Le libraire me remet un Nouveau Testament, traduit par le père Denis Amelot, prêtre de l'Oratoire, docteur en théologie, avec approbation de l'Archevêque de Paris. Le colporteur me donne un Nouveau Testament, traduction d'Osterwald, et je me retire aussitôt dans mon cabinet pour écrire à Paris qu'on se hâte de m'envoyer par la poste le Nouveau Testament grec, tel qu'il est sorti de la main des Apôtres de Jésus-Christ.

Trois jours après, j'étais assis à mon bureau, le grec devant moi, Amelot d'un côté et Osterwald de l'autre. Je me promis bien d'être impartial. Pour me tenir mieux en garde contre mes sympathies ou mes préventions, je mêlai les deux Nouveaux Testaments catholique et protestant; et, comme formats et reliures étaient à peu près semblables, bientôt je ne pus plus les distinguer l'un de l'autre, et je me promis bien de ne regarder les noms des auteurs, sur les titres, que lorsque mon examen serait terminé.

Prendre le Nouveau Testament grec à la première page et le lire jusqu'à la dernière en comparant chaque chapitre, chaque verset de l'une et l'autre version eût été un travail bien long; voici donc le moyen que j'imaginai pour abrégé : Je cherchai dans ma tête les points de doctrine expliqués différemment par les deux Eglises, et je résolus d'examiner, seulement sur ces points capitaux, quelques passages du texte grec, que catholiques ou protestants pouvaient avoir falsifiés pour se les rendre favorables, et aussitôt je commençai mon examen. Pour distinguer, l'une de l'autre, mes deux traductions françaises (dont je ne vou-

lais pas lire pour le moment les noms d'auteurs), je les baptisai n° 1 et n° 2.

J'ouvre la traduction n° 1, et au dernier verset du premier chapitre de saint Matthieu, je lis au sujet de Joseph, époux de Marie : « Il ne la connut point *jusqu'à ce qu'elle* » eût enfanté son premier-né. »

Je prends ensuite la traduction n° 2, et au même endroit je trouve : « Il ne l'avait point connue *lorsqu'elle* enfanta » son fils premier-né. »

Voici donc la différence : l'un traduit par le mot *jusqu'à ce que*, l'autre rend par le mot *lorsque*. Je jette les yeux sur le texte original, et j'y lis le mot grec *Eos* (1). Pour être bien assuré du sens de ce mot, je prends mon dictionnaire, et je trouve qu'il signifie *jusqu'à ce que*. Dès lors il m'est évident que la version n° 1 a bien traduit, tandis que la seconde a tordu le sens. Mais pourquoi cette falsification ? je chercherai à me l'expliquer plus tard ; pour le moment, poursuivons. Peut-être dans un nouveau passage la traduction n° 2 aura-t-elle raison et la première tort. Voyons.

Cette fois, je porte premièrement mes regards sur la traduction n° 2. Marc III, 17 : « Jean et son frère. » Actes I, 14 : « Marie mère de Jésus et les parents de Jésus. »

I Corinthiens IX, 5 : « Les cousins du Seigneur. »

Le n° 1, dans ces trois passages, met constamment *frère*, où le n° 2 a mis tour à tour *frère*, *parent* et *cousin* ; trouve-t-on dans le grec trois mots différents, ou bien toujours le même ? j'ouvre le texte original à saint Matthieu, et je lis : *Adelphos* (2). Je l'ouvre aux Actes, et j'y vois : *Adelphos* ; je l'ouvre encore aux Corinthiens, et j'y trouve encore *Adelphos*. Donc c'est au même mot que le n° 2 a donné trois sens différents. Le dictionnaire l'autorise-t-il à cela ? J'y cherche *adelphos*, et de ses trois sens il ne m'en in-

(1) εως. — (2) Ἀδελφός.

dique qu'un, celui de frère. Efforçons-nous cependant de justifier ce pauvre n° 2. Peut-être saint Luc, l'auteur des Actes, ne connaissait-il pas d'autre mot qu'*Adelphos* pour désigner un parent? Mais non, car le même auteur dans son évangile (I, 58), pour dire parent, sait bien employer le mot exact *Sunguénés* (1). Peut-être saint Paul, l'auteur de l'épître aux Corinthiens, n'a-t-il pas su choisir une autre expression qu'*Adelphos* pour dire *cousin*? Mais non encore, car, dans l'épître aux Colossiens (IV, 10), pour désigner le cousin de Marc, il applique parfaitement le mot *Anepsios* (2) qui est le terme propre. Ensorte que ce n'est ni l'ignorance de Luc, ni la faute de Paul, ni l'équivoque de la langue qui a conduit la version n° 2 à traduire le même mot grec par trois mots différents en français; ce ne peut donc être que la mauvaise foi de ce traducteur. Mais pourquoi mettre un triple sens où il n'y en avait qu'un? Nous le saurons tout à l'heure.

Traduction n° 2, première épître à Timothée, chapitre III, verset 2 : « Il faut que l'évêque *n'ait épousé* qu'une seule » femme. »

Traduction n° 1 : « Il faut que l'évêque *soit* mari d'une » seule femme. »

Comparons ces deux versions : le n° 2 met le mariage au temps passé, ce qui suppose le célibat pour le moment actuel. Le n° 1, au contraire, place cette union au temps présent, ce qui suppose aux prêtres la liberté de se marier. Mais des deux traducteurs, lequel a bien rendu le sens de ce passage? Ici je n'ai pas besoin de recourir au grec. Je lis seulement la suite du chapitre, et je vois qu'après avoir parlé des évêques, du soin qu'ils doivent avoir de leur famille et de leurs enfants, saint Paul ajoute : « Que » les femmes soient chastes, etc. » Mais s'il faut que les femmes soient chastes, il paraît qu'elles sont vivantes et

(1) Συγγενής. (2) Αναψιος.

que par conséquent les évêques peuvent être à la fois ecclésiastiques et maris. Donc la traduction n° 2 est encore la traduction falsifiée. Pourquoi avoir ainsi mis dans le veuvage, des hommes dont les épouses étaient vivantes? nous éclaircirons cela tout à l'heure.

N° 1. Colossiens II, 18 : « Que personne ne vous maîtrise à son plaisir, sous prétexte d'humilité et pour le « *culte* des anges, etc. »

N° 2 : « Ne vous laissez pas ravir le prix de votre victoire » par ceux qui affectent de s'humilier devant les anges et » de leur rendre un culte superstitieux. »

Une version interdit le *culte* rendu aux anges, l'autre interdit seulement un *culte superstitieux*. Le mot du texte grec signifie-t-il dans le Nouveau Testament, *culte* ou *culte superstitieux*? Voilà la question. Et comme je me rappelle avoir vu ce même mot dans l'épître de saint Jacques, chapitre I, verset 27, j'y vais, et je lis dans la traduction n° 2 elle-même : « La *piété* pure et sans tache devant Dieu, etc. » Il me semble qu'un mot qui signifie *piété* est bien mieux traduit par *culte* que par *culte superstitieux*. Ainsi encore le n° 2 se met dans son tort. Pourquoi traduire ainsi? nous le verrons.

N° 2. Luc I, 28. L'ange dit à la Vierge : « Marie, je vous » salue, ô *pleine de grâce*. »

N° 1. « Je te salue, toi qui *es reçue en grâce*. »

Voilà deux sens bien différents. Celle qui est pleine de grâce, pourra répandre des grâces sur les hommes; mais celle qui est *reçue en grâce* avait donc besoin d'être graciée. C'est-à-dire qu'elle était pécheresse comme toute créature humaine, et ainsi elle est loin de pouvoir accorder des grâces aux autres pécheurs.

De ces deux manières de traduire, quelle est la bonne? Prenons pour juge le verset 30, sur lequel les deux versions sont en parfait accord, et nous verrons que dans ce même chapitre, le même ange, dans le même discours,

dit à la même vierge Marie : « Vous avez *trouvé grâce* devant Dieu. »

Si Marie a trouvé grâce devant Dieu, c'est qu'elle était pécheresse comme tous les hommes, et dès lors on ne peut pas traduire le verset 28 par *pleine de grâce*. Comment aurait-elle des grâces à distribuer, elle qui a besoin qu'on lui en accorde pour elle-même ? Encore le malheureux n° 2 se donnant un démenti.

N° 1. « (Christ) est entré *une seule fois* dans le lieu très-saint avec son propre sang, nous ayant obtenu une rédemption éternelle (Hébreux IX, 12). »

N° 2. « Il est entré dans le sanctuaire avec son propre sang, après nous avoir acquis une rédemption éternelle. »

La première de ces deux versions introduit dans la phrase ces mots *une seule fois*, et la seconde les supprime. J'ouvre donc le texte grec, et j'y lis le mot *éphapax* (1) que le dictionnaire de Planche m'apprend signifier une seule fois. Ici ce n'est pas un mot mal traduit, c'est un mot retranché. Pourquoi le n° 2 se permet-il donc d'effacer quelque chose de la parole de Dieu ? Attendons.

N° 1. Hébreux I, 3. « (Jésus-Christ) après avoir fait *par lui-même* la purification de nos péchés, etc. »

N° 2. « Après nous avoir purifiés de nos péchés. »

Ces mots *par lui-même*, ont-ils été ajoutés par le n° 1 ou supprimés par le n° 2 ? Je prends l'original, et je lis ces deux mots : *Di eautou* (2), qui signifient *par lui-même*. Encore une suppression par le n° 2 ! Oh ! il me tardait, je l'avoue, de jeter un coup d'œil sur le titre de cette version infidèle. Était-elle catholique ou protestante ? J'allais tourner la page pour lire le nom d'Amelot ou d'Osterwald, mais je résistai à la tentation et je poursuivis mon examen, seulement je me promis de le faire plus rapide.

{ (1) Ἐφάπαξ. (2) Δι' ἑαυτοῦ.

N^o 1. Actes XVII, 11. « Ceux-ci eurent des sentiments
» plus nobles que ceux des Thessaloniens, et ils reçurent la
» parole avec beaucoup de promptitude, examinant tous
» les jours les Ecritures pour savoir si ce qu'on leur disait
» y était conforme. »

N^o 2. « Les Juifs de Bérœé qui étaient sortis des plus no-
» bles d'entre ceux de Thessalonique, etc. »

Je consulte la grammaire et le texte grecs, c'est encore le n^o 2 qui est falsifié; mais comme parmi mes lecteurs il en est peut-être quelques-uns auxquels la langue du Nouveau Testament n'est pas familière, j'emploierai un autre moyen, pour les conduire à reconnaître la vérité de ce que je dis ici.

Qu'avaient fait les Juifs de Thessalonique? Ils avaient ameuté la populace contre saint Paul que les chrétiens firent évader en secret.

Qu'avaient fait les Juifs de Bérœé? ils avaient écouté les prédications de saint Paul, les avaient comparées à la Bible et les y trouvant conformes, ils s'étaient convertis à Jésus-Christ.

Dès lors, je comprends facilement que l'Évangile me dise : « Ceux-ci eurent des sentiments plus nobles que
» ceux de Thessalonique. »

Il y a en effet plus de noblesse de sentiment à écouter, à examiner et à se soumettre à la vérité, qu'à ameutier la populace pour faire mourir un homme qui veut vous instruire; ainsi le sens du n^o 1 est en accord avec ce qui précède et enfin avec le bon sens.

Mais ce que je ne comprends guère, c'est que Dieu s'inquiât de m'apprendre que tels ou tels Juifs étaient d'une famille noble, lui qui n'a aucun égard à l'apparence des personnes; et lors même que la noblesse d'origine serait quelque chose aux yeux de Dieu, comment en serait-il question, dans un passage sans rapport avec elle?

N° 2. Apocal., I, 3 : « Heureux celui qui écoute la parole de cette prophétie. »

N° 1. « Heureux celui *qui lit* et ceux qui écoutent la parole de cette prophétie. »

Le n° 1 dit donc de plus que le n° 2 : *Celui qui lit*. J'ouvre le texte et j'y trouve les mots *o anaguinoscon* (1), que le n° 2 a complètement fait disparaître. Mais le premier a-t-il bien traduit le mot effacé par le second ? Pour m'en assurer, je cherche dans la version n° 2 elle-même d'autres passages qui renferment ce même mot, et je reconnais en lisant II Cor. I, 13, et Eph. III, 4, que ce verbe *anaguinosco* signifie *lire*. Pourquoi donc l'auteur du n° 2 a-t-il encore altéré le livre sacré en déchirant audacieusement ces mots ? Mais encore une recherche, et nous le saurons enfin.

Apoc. XVIII, 13. N° 1. Après avoir parlé d'une grande cité dont le nom mystique est Babylone, ville formée de sept collines, siège du pouvoir antichrétien ; après avoir prophétisé ses crimes et sa ruine, saint Jean nomme les marchandises dont on y trafiquait, et termine son énumération des objets vendus ou achetés par ces mots, *des âmes d'hommes*. -

Je parcours la traduction n° 2 et j'y cherche en vain ces objets de commerce. Serait-ce encore une suppression ? hélas ! oui. Car le grec renferme ces mots : *Psuchas anthropon* (2), et rien ne les remplace dans la traduction altérée.

Oui, il y a ici une version falsifiée. Oui, le libraire ou le colporteur avait raison. Oui, les Catholiques ou les Protestants ont dénaturé la Parole de Dieu. Mais lesquels ?.... Ma main tremblante saisit la première feuille de la version n° 2, elle tourne.... et sur le titre mes yeux lisent : *Le père Denis Amelot* ; le prêtre de l'oratoire, le docteur en théo-

(1) Ὁ ἀναγινώσκων. (2) Ψυχὰς ἀνθρώπων.

logie, l'auteur approuvé par l'archevêque de Paris! Lecteur, si vous ne voulez pas me croire, prenez un Nouveau Testament d'Amelot, procurez-vous le texte original, allez trouver le professeur de grec du collège de votre ville, montrez-lui les passages que je viens de vous citer, et consultez-le. Ce professeur, fût-il catholique et jésuite, s'il lui reste un peu de conscience, sera forcé de reconnaître que je ne vous ai dit que l'exacte vérité. Si vous n'avez pas un professeur de grec près de vous, écrivez au loin, à Paris ou à Rome, à un homme qui connaisse cette langue; faites-lui parvenir seulement l'indication des passages que nous venons d'examiner ensemble; demandez-lui de les lire lui-même dans le grec, et de vous en envoyer une traduction bien littérale, et vous verrez si je dis vrai ou faux. Si vous ne voulez rien faire de tout cela, portez ce petit livre au curé de votre paroisse, priez-le de l'étudier avec soin, et de vous dire devant Dieu, si c'est Amelot qui a été fidèle, et si c'est Osterwald qui a falsifié. Pour moi, je vous déclare à la face de Dieu et des hommes, que c'est avec conscience, que c'est en priant Dieu, que c'est en songeant au jugement dernier où j'aurai à rendre compte, que j'ai écrit ce qui précède, et que j'en soutiens l'exactitude de toutes les forces de mon âme.

Maintenant, lecteur, voulez-vous savoir pourquoi Amelot, dirigé dans son travail par l'Eglise de Rome, et approuvé par les archevêques de Paris, voulez-vous savoir pourquoi le père Amelot a falsifié tous ces passages? je vais vous l'apprendre en reprenant la suite de mon histoire.

J'avais à peine lu de nouveau le nom d'Amelot à la tête de la version fautive, que j'entendis frapper à ma porte. J'ouvre, et je vois entrer le colporteur qui m'avait vendu la version protestante :

Soyez le bien venu, lui dis-je. Vous qui vendez la Bible, vous devez la connaître. Vous pourrez donc sans doute

répondre à quelques-unes de mes questions. J'ai comparé Osterwald et Amelot, et je vous avoue que ce n'est pas à l'honneur de ce dernier. Mais peut-être ne sont-ce pas là des falsifications volontaires, mais seulement des fautes échappées à l'ignorance ou à l'inattention?

— C'est ce qui vous trompe, me répondit le colporteur. Le père Amelot savait très bien le grec, et s'était entouré d'un grand nombre de manuscrits et de versions; enfin, il avait pris toutes les précautions pour connaître le véritable sens du Nouveau Testament.

— Pourquoi donc, répliquai-je, l'a-t-il si mal rendu?

— C'est que pour chaque altération il avait un motif; et ainsi, dans chacun de ses versets mal traduits, il y a non une erreur, mais un mensonge.

— Pourriez-vous prouver ce que vous dites?

— Oui, en vous montrant l'intérêt que l'Église romaine avait à falsifier ces passages.

— Voyons, pourquoi le père Amelot a-t-il traduit : *Joseph n'avait pas connu Marie lorsqu'elle enfanta son fils premier-né* ?

Parce que s'il avait dit jusqu'à ce qu'elle eût enfanté, conformément au texte, ce mot aurait détruit le dogme romain de la perpétuelle virginité de Marie, et renversé le culte que l'Église romaine lui rend en s'appuyant sur une opinion que ce passage contredit formellement.

Pourquoi Amelot a-t-il mis le *parent* ou *cousin* de Jésus, au lieu de *frère de Jésus* ?

— Parce que dire que Jésus avait des frères, c'était reconnaître encore que Marie avait eu d'autres enfants.

— Pourquoi Amelot a-t-il écrit que l'évêque ait été *mari d'une seule femme*, au lieu de qu'il soit *mari*, etc. ?

— Parce qu'en supposant que l'évêque avait été marié jadis, on pouvait supposer qu'il ne devait pas l'être dans le présent. Et si l'on avait rendu le texte par ces mots :

Que l'évêque SOIT MARI, etc., cela aurait renversé le célibat des prêtres.

— Pourquoi Amelot traduit-il de manière à condamner seulement le *culte superstitieux* des anges et non tout culte en général, comme le dit saint Paul ?

— Parce que cette condamnation serait tombée sur l'Église romaine, qui rend un culte aux anges. Faire dire à la Bible qu'il y a un culte superstitieux défendu, c'est supposer qu'il existe un culte non superstitieux qui est permis.

— Pourquoi les catholiques traduisent-ils « je vous salue, Marie, *pleine de grâce*, » tandis qu'il y a réellement *reçue en grâce* ou *grâciée* ?

— Parce que le mot *pleine de grâce* est équivoque, et qu'on peut croire qu'il désigne un être qui étant plein de grâce, peut en distribuer aux hommes, comme on dit : Dieu est plein de miséricorde, il accorde aux hommes miséricorde ; or, comme le clergé romain veut qu'on prie Marie, il faut bien qu'on lui attribue des grâces à distribuer ; mais ne trouvant pas un seul mot dans toute la Bible pour autoriser cette doctrine, on a été conduit à altérer ici le texte sacré.

— Pourquoi Amelot, dans le passage où il est dit que Jésus-Christ est entré dans le sanctuaire avec son propre sang, a-t-il supprimé ces mots *une seule fois* ?

— Parce que l'Église romaine veut faire croire que le sacrifice de Jésus-Christ a lieu mille et mille fois, aussi souvent que le prêtre dit une messe qu'on lui paie.

— Pourquoi en parlant de la purification de nos péchés faite par Jésus-Christ, Amelot a-t-il supprimé ces mots : *par lui-même* ?

— C'est que, s'il les avait laissés, Jésus-Christ ayant purifié nos péchés par lui-même, il devient inutile d'aller les purifier en purgatoire, d'où le prêtre fait métier de vous retirer à prix d'argent.

Pourquoi dit-il que les Juifs de Béroée étaient sortis d'entre les plus nobles de ceux de Thessalonique?

— Parce que cette phrase bien traduite aurait donné un éloge aux chrétiens de Béroée lisant la Bible, tandis que le Pape donnerait plus volontiers l'éloge aux chrétiens de Rome qui ne la lisent pas. Et ce qui contrarie surtout ici le Saint-Père, c'est que ces Béroëens, approuvés par l'auteur sacré, comparaient cette Bible avec les prédications de saint Paul, pour voir s'il y avait conformité; et l'Église du Saint-Père ne permet pas plus qu'on se fasse juge de ses prédications, qu'elle n'autorise la lecture de la Parole de Dieu.

— Pourquoi Amelot a-t-il supprimé ces mots : *Celui qui lit ?*

— Par la même raison, saint Jean dit : *Bienheureux celui qui lit la prophétie*. Et les prêtres catholiques qui ne veulent pas plus qu'on lise cette prophétie en particulier, que le livre qui la renferme en général, mais qui désirent qu'on les écoute, eux, quand ils l'expliquent à leur manière, ont aussi laissé seulement dans la traduction ces mots : *heureux ceux qui écoutent*.

— Pourquoi dans l'énumération des objets de commerce de la ville aux sept collines, a-t-il supprimé un article aussi singulier que la vente ou l'achat des *âmes d'hommes*?

— Parce qu'il avait peur que dans cette ville aux sept collines, le lecteur ne reconnût la ville de Rome, et qu'il ne vît dans cette vente d'âmes d'hommes, la vente des indulgences, des messes par lesquelles on rachète les âmes d'hommes, et qu'ainsi cette prophétie trop claire ne montrât trop évidemment la bête de l'Apocalypse, la Babylone mystique, le séjour de l'Antéchrist lui-même dans la Rome des papes Hildebrand et Jules II.

— Comment un homme a-t-il osé falsifier ainsi la parole de Dieu?

— N'en accusez pas le père Amelot tout seul, l'Église

lui a donné la main, car une partie de ces fraudes pieuses ne sont pas dans les premières éditions; elles n'ont été introduites que plus tard; mais les unes et les autres sont accompagnées de privilèges, de témoignages et d'approbations d'évêques, d'archevêques et de généraux des Jésuites. De toutes ces éditions la plus infidèle se trouve la plus moderne, ce qui prouve que ces Messieurs vont en se perfectionnant.

— Assez ! assez ! en voilà plus qu'il n'en faut pour m'ouvrir les yeux. Mais comment se fait-il donc que le clergé catholique qui devrait étouffer une telle question, la soulève en toute occasion depuis quelque temps, en accusant les protestants de répandre des Bibles falsifiées ?

— C'est que sentant qu'il y aurait trop d'absurdité à interdire hautement et publiquement la lecture de la Bible, qui est la base de tout christianisme, le clergé catholique n'a rien trouvé de mieux pour empêcher la diffusion des Bibles protestantes, que de dire que nos Bibles étaient falsifiées.

— Mais il devait bien s'attendre à ce que vous vous justifierez ?

— Oui, mais son principe est connu : Calomnions, calomnions, il en reste toujours quelque chose.

— Cependant le clergé romain prétend aimer la Bible ?

— Qu'il le prouve !

— Et comment ?

— En la répandant lui-même. Qu'il forme une société biblique, qu'il imprime, s'il veut, la version d'Amelot. Qu'il la répande, lui qui fait d'autres sacrifices; qu'il la livre au peuple, comme nous, à prix réduit ou gratuitement, et alors nous croirons qu'il aime la Bible. Mais non, il a peur de la Bible, même de la Bible falsifiée en sa faveur, et il ne répand pas plus Amelot qu'Osterwald. Si un laïque la veut, il faut qu'il aille la chercher chez le libraire catholique, qui en a à peine quelques exemplaires, si peu il en

vend et si peu ce livre est recommandé aux fidèles.

— Cependant on lit des fragments d'évangiles et d'épîtres tous les dimanches à l'église.

— Oui, quelques lignes qui, réunies, ne forment pas ensemble le quart du Nouveau Testament ; et si votre Eglise n'en a pas donné davantage, ce n'est pas que le temps ou la place lui manquât pour insérer ce qu'elle a supprimé, car dans la série de fragments qu'elle donne à lire, elle a préféré indiquer les mêmes passages souvent deux et trois fois dans le courant de la même année, plutôt que d'y ajouter une ligne de plus du Nouveau Testament ; et enfin ce qui vous prouve que le clergé catholique reconnaît bien lui-même que nos citations de la Bible contre sa doctrine sont dangereuses pour son Eglise, c'est que dans tous ces fragments lus dans son Eglise, il n'y a jamais une seule ligne prise dans les passages en question. Parcourez dans vos livres de dévotion, tous les évangiles et toutes les épîtres qui se lisent dans l'église pendant toute l'année, et dont la note se trouve à la fin de votre volume d'Amelet, vous n'y trouverez pas un seul des morceaux que je vais vous indiquer : 2 Thess. II, 1, 11. — 2 Cor. I, 24. — 1 Thess. V, 21.—1 Jean IV, 1.—2 Tim. III, 16.—Jean V, 39.—Jean XVIII, 36. — Matth. XV, 3-9. — Actes VIII, 18. — Jean II, 34.—Actes X, 25.—1 Cor. X, 23.—Col. II, 16. — Rom. XI, 6.—1 Cor. XIV, 19.—Matth. VI, 7.—1 Tim. IV, 1-3. Si l'on a évité avec soin de citer tous ces passages et tant d'autres, c'est qu'ils condamnent évidemment les erreurs de l'Eglise qui les retranche de ses livres de messes, comme ce plaideur qui déchire de son code la page qui le condamne, oubliant que cette page n'en reste pas moins dans le code déposé sur le tribunal de son juge.

Mais en accusant les protestants de falsifier la Bible, en donnent-ils des preuves ? Pas le moins du monde, et ils sentent au contraire que nos versions protestantes de Martin et d'Osterwald, qui sont les seules que nous répandions

en France , sont si exactes , qu'ils n'ont jamais voulu accepter la proposition qu'on leur a faite de nommer une commission composée de savants catholiques , pour examiner si notre Bible est ou non falsifiée ; et je leur rappelle ici les nombreuses conférences qui leur ont été proposées. S'ils gardent le silence, c'est qu'ils s'avouent vaincus ; et dès lors nous pourrons dire au public , quand il nous demandera si nos Bibles sont falsifiées : Nous avons offert à votre clergé de les examiner et d'en montrer les falsifications, il n'a pas voulu le faire. C'est qu'il ne peut pas, sans doute, en trouver une seule ; ainsi , nous vous distribuons nos versions protestantes avec approbation silencieuse de tout le clergé catholique.

— Vous me paraissez, dis-je au colporteur, prendre bien vivement cette affaire ?

— Et comment n'être pas indigné en voyant les ministres de Jésus-Christ, entraver la diffusion de l'Évangile de Jésus-Christ ? Comment écouter, sans répondre, des accusations calomnieuses contre nous ? Comment ne pas prendre la défense de la Parole de Dieu contre les insultes des hommes ? Ce n'est pas nous personnellement qu'on attaque, c'est la cause de notre divin Maître, et c'est la cause de notre divin Maître que nous avons mission de défendre. Il nous importe assez peu que la défense de la vérité nous attire des outrages, car Jésus nous a dit : « Vous serez bienheureux lorsqu'à cause de moi, on dira faussement toute sorte de mal contre vous. » Mais ce qui nous importe, c'est que la vérité soit manifestée, que la Bible soit lue, que la superstition tombe, et que les âmes soient sauvées. Et c'est pourquoi nous crions à tous : Lisez la Bible, toute la Bible ; si quelqu'un s'y oppose, c'est un ennemi de la vérité, car la Bible vient de Dieu.

Je serrai la main au colporteur en le quittant. — Lecteur, je vous serre la main fraternellement en vous quittant aussi, et je vous dis : Lisez la Bible, toute la Bible, la Parole de Dieu.